

Roger-Pol Droit

« Entre philosophie et grammaire, une interaction constante »

L'écrivain analyse les liens entre la structure d'une langue et celle d'une pensée. Et explique pourquoi ils sont indissolubles.

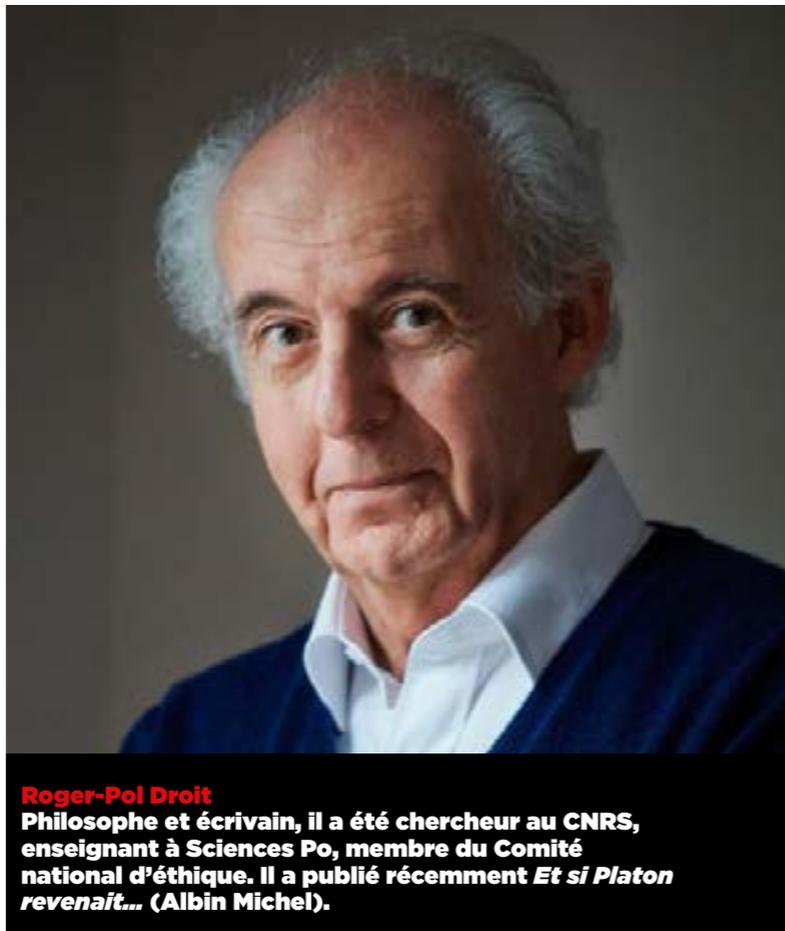
PROPOS RECUEILLIS PAR BRIGITTE HERNANDEZ

Le Point: La grammaire peut-elle être une éthique ?

Roger-Pol Droit: Question difficile ! Voici quelques pistes de réflexion. Qu'appelle-t-on « grammaire » ? Un discours exposant les règles de fonctionnement d'une langue, soit dans cette langue (grammaire du français rédigée en français), soit dans une autre (grammaire du français rédigée en japonais, etc.). Cet exposé des mécanismes de la langue porte sur la construction des phrases, les conjugaisons des verbes, les accords, etc. S'il est descriptif, il est toujours aussi plus ou moins normatif. Il délimite « ce qui se dit » et « ce qui ne se dit pas ». C'est là que le glissement vers l'éthique se produit : ce qui « ne se fait pas » devient une « faute », dans la langue comme dans la morale. Bien parler équivaut alors à bien penser, bien se tenir, bien agir...

Ce qui ferait de la grammaire une sorte de philosophie ?

N'allons pas trop vite ! Bien sûr, une transformation de la grammaire en morale peut conduire à une conception globale de la vie culturelle opposant des « bons » et des « mauvais ».



Roger-Pol Droit
Philosophe et écrivain, il a été chercheur au CNRS, enseignant à Sciences Po, membre du Comité national d'éthique. Il a publié récemment *Et si Platon revenait...* (Albin Michel).

L'exemple majeur est la division entre Grecs et Barbares dans l'hellénisme antique. Le verbe *hellenidzein* signifie « parler grec », mais aussi « être civilisé », être soucieux de la culture et de la bonne marche de la cité. À l'inverse, *barbaridzein*, « parler barbare », suggère une pensée fautive ou floue, un individu qui ne contrôle pas ses émotions, qui se soumet à un régime despotique. Aujourd'hui encore, un « barbarisme » est une forme grammaticale incorrecte, une sorte de « monstruosité », du genre « si j'aurais su ».

Comment les philosophes grecs considéraient-ils la grammaire ?

Ils étaient extrêmement attentifs aux questions du langage, du sens des mots, des relations entre noms et choses, entre mots et concepts... Un dialogue de Platon, *Cratyle*, en témoigne de manière exemplaire, comme bien d'autres textes de lui ou des stoïciens. Et Aristote, avec les *Analytiques*, forge à partir de la syntaxe les outils de la logique et les mécanismes de la démonstration. Mais ces pères fondateurs ne s'intéressent presque pas à...

la grammaire proprement dite ! Car il ne faut pas superposer trop vite « réflexions sur le langage » et « spéculations sur la grammaire ». Chez les Grecs, en particulier, les réflexions philosophiques sur le langage sont très antérieures à la constitution des grammaires savantes. Celles-ci sont apparues tardivement chez les Alexandrins, à partir du II^e siècle avant notre ère, avec Denys le Grammairien et surtout Apollonius Dyscole, plus de trois siècles après Platon et Aristote. Au contraire, dans l'Inde antique, la grammaire occupait une place primordiale, avec l'œuvre immense de Panini, et les systèmes proprement philosophiques ne sont venus qu'ensuite. Ce phénomène est connu, mais il n'a pas été suffisamment étudié, alors qu'il devrait être riche d'enseignements. En effet, il semble bien que la philosophie grecque ait retardé la grammaire, tandis que la grammaire indienne retardait sans doute la philosophie. Comme si l'hyperthrophie de l'une entravait le développement de l'autre...

« Pour nous, êtres parlants, c'est avec la grammaire que se constituent le monde, la pensée, l'action autonome, finalement toutes les structures, ou presque, de ce que nous pouvons devenir. »

La grammaire d'une langue reflète-t-elle la « façon de penser » de ses locuteurs, voire d'un peuple, et ainsi sa compréhension du monde ?

Oui. Et inversement, elle façonne les représentations. En fait, grammaire et pensée sont interdépendantes. Un seul exemple, très simple : *cogito, ergo sum* signifie « (je) pense, donc (je) suis ». En latin, la première personne du singulier est indiquée par la forme du verbe, non par un mot séparé. En français, et dans toutes les langues



L'enseignante (la mère ?) et son élève : une allégorie de la grammaire (Italie, XV^e siècle).

européennes actuelles, il faut utiliser le pronom « je ». Ce détail a des effets non négligeables. On va être tenté d'attribuer à ce « je » une existence propre. Le sujet grammatical va devenir « le sujet » tout court. On se demandera par exemple si c'est le même « je » qui fait des mathématiques et qui rêve, qui s'émeut et qui jouit... On cherchera à savoir si ce « je » est unitaire ou composite, s'il est universel ou singulier, immanent ou transcendant. Et le petit pronom de nos grammaires se métamorphose en grande question de nos métaphysiques !

Le lien entre pensée, grammaire et langage, l'interprétation de la nature du langage relèvent-ils de la philosophie ?

Trois fois oui ! Entre philosophie et grammaire, une interaction constante traverse les cultures. Et ces liens multiformes ont engendré de vastes bibliothèques... Autour d'eux s'organisent les réflexions sur la logique, depuis Aristote et les stoïciens jusqu'au « tournant linguistique » de la pensée contemporaine, en particulier la philosophie analytique. Ces liens se transforment, au Moyen Âge chez les grammairiens arabes, chez les théoriciens chrétiens de la « grammaire spéculative » des XII-XIV^e siècles, chez les auteurs de l'âge classique avec les interrogations sur la « grammaire générale » et la logique de Port-Royal.

On les retrouve à l'époque moderne avec la naissance du calcul des propositions, les *Recherches logiques* d'Edmund Husserl, la grammaire générative de Noam Chomsky... entre autres ! Impossible de résumer en quelques mots des siècles de débats. Toutefois une question centrale les traverse, qui demeure encore ouverte, celle d'une grammaire universelle, ou philosophique. La pensée obéit-elle à des règles indépendantes des langues particulières ? Peut-elle se dégager de leurs insuffisances et de leurs imprécisions ?

Dans sa Grammaire philosophique, Ludwig Wittgenstein envisage le concept de grammaire comme instrument de l'activité philosophique par excellence.

Pouvez-vous nous l'expliquer ?

Très schématiquement, le projet de Wittgenstein est d'en finir avec ce qu'il appelle les « *crampes mentales* », c'est-à-dire toutes ces questions illusoire qui naissent de notre relation naïve au langage et engendrent les mirages de la métaphysique. Il faudrait donc parvenir à extraire de la grammaire usuelle, au moyen de la réflexion critique, une véritable « grammaire philosophique », capable de garantir que la pensée ne va pas s'égarer. Il s'agit alors de faire le tri entre ce qu'on peut concevoir et dire de façon efficace, et tout ce qui n'est qu'un semblant de pensée. Le projet est ancien. Wittgenstein le rénove, mais sa réalisation attend toujours...

En fin de compte, abandonner la grammaire est impossible ?

Totalement ! Pour nous, êtres parlants, c'est là que se constitue le monde, la pensée, l'action autonome, finalement toutes les structures, ou presque, de ce que nous pouvons devenir. Voilà pourquoi, à mes yeux, il y a lieu d'être très inquiet quand on voit le mépris où sont désormais tenues les règles du langage et leur transmission. Il ne s'agit pas de fantasmer sur un retour à la Troisième République et aux plumes Sergent-Major. Mais l'oubli de la grammaire, c'est le risque de la servitude. ■